

Une banquette, un soir

Lori Saint-Martin

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (2015). Une banquette, un soir. *Moebius*, (145), 27–30.

LORI SAINT-MARTIN

Une banquette, un soir

Le Monde étalé devant elle, Jeanne regarde pourtant dans le vide, lente et rêveuse. Elle attend son mari, elle sort de chez son amant. Sur sa table, une eau pétillante – quelle soif elle a! – et un café bien amer comme elle les aime, avec un soupçon, réellement quelques grains à peine, de sucre. Jeanne a le corps rompu, les cheveux recoiffés, la bouche un peu meurtrie et l'âme en paix.

Le grand lit tiède, les persiennes closes en plein jour, le désir toujours neuf, les petites et grandes surprises du plaisir. Toutes les semaines ils se voient, deux fois les belles semaines, depuis le café Rostand, depuis le jour où, voyant que toutes les petites tables du fond étaient vides sauf celle de Jeanne, il s'est pourtant installé tout à côté d'elle. D'un bond, comme un amant possessif, le chat des lieux a sauté sur les genoux de Jeanne et s'est roulé aussitôt en une boule chaude et frémissante qu'elle a caressée en riant, sachant que cet homme regardait sa main et la trouvait belle. « Je suis irrésistible », a-t-elle dit, ironique, en le voyant sourire. Il a répondu sur le même ton : « On dirait bien. » Déjà s'était mis en marche un mécanisme connu de toute éternité et pourtant chaque fois nouveau, déjà ils se penchaient l'un vers l'autre, rieurs, puis graves, déjà ils s'épanchaient, se livraient, jusqu'à se lever d'un même élan et à sortir dans une fin de journée mauve dont la douce intensité les a pris par surprise. C'est dans le taxi qui les conduisait chez lui qu'il lui a pris la main en lui demandant enfin son nom. Ils s'étaient tout dit, sauf ce détail. Lui s'appelle Jean, petite blague qui leur a fait dire en riant que c'était prédestiné.

Et le plaisir dure et s'approfondit, sans que Jeanne songe pour autant à briser sa vie. Elle s'abandonne à heures

fixes, s'abandonne sans oublier tout à fait que le temps file (si vite, si agréablement!) et qu'elle a rendez-vous avec son mari pour dîner au restaurant. «Tu t'en vas toujours, se plaint Jean, je voudrais que tu sois toujours ici avec moi.» Mais aujourd'hui il était moins tourmenté que d'ordinaire, peut-être parce qu'elle est restée plus longtemps auprès de lui. Devant la porte, elle l'embrasse en lui mordillant la bouche comme ils aiment tous les deux qu'elle le fasse et sort dans ce quartier loin du sien, loin de son luxe à elle. La ville est un doux cocon gris, il pleut mais Jeanne trouve tout de suite un taxi, tout est toujours facile pour elle, ses longs cheveux clairs et ses jambes interminables et sa peau presque violemment blanche ont fait des miracles toute sa vie, même si le temps des miracles tire sans doute à sa fin.

Mais pas encore, pas encore, puisque son amant est plus beau qu'elle et plus jeune, mille fois plus beau que son mari que pourtant elle aime. Pas encore, puisque son amant souffre chaque fois davantage de la voir partir. Ce déséquilibre surprend toujours Jeanne, la flatte, la terrorise. Elle aime son mari, elle aime son appartement de la rue Madame, ses trois enfants déjà presque grands et sa vie tranquille et légère. Le paradis ce serait de manger tous les fruits du jardin, les permis comme les défendus.

En attendant son mari, attablée devant son café et son journal à peine feuilleté, Jeanne a faim, elle sent son corps fatigué et sain, heureux. Adossée à la banquette, elle domine la salle tout en longueur et la petite terrasse à sa droite, baignée de soleil doux après l'ondée.

Les tables se remplissent, un autre couple d'habitues, des touristes allemands, une mère avec sa boudeuse fille adolescente. Son mari arrive et ils s'embrassent, elle l'interroge sur sa journée à l'hôpital et il s'informe du cours qu'elle a donné le matin. Leur serveur habituel se précipite en souriant, salade de lentilles pour lui et crème d'asperges pour elle, du boudin noir aux pommes et un verre de vin pour chacun.

Ils parlent des nouvelles du jour, du dernier scandale, du film qu'ils verront peut-être après le dîner, ils ont renoué avec les projections tardives des premières années de leur mariage. Il pose la main sur celle de Jeanne, qui sourit et se penche vers lui. Elle est à la fois présente et agréablement ailleurs, comme si une autre voix parlait à

son oreille, son regard vagabonde dans la salle, embrasse la terrasse. Quatre vieux avec un air de famille, une petite femme penchée sur un gros livre, trois jeunes qui trinquent en riant aux éclats. Puis un autre couple arrive, une femme grande et sensuelle dans une robe jaune décolletée et des sandales à talons très hauts, et avec elle, un homme grand aussi et beau aussi qui n'est autre, mais quelle surprise, que Jean, l'amant de Jeanne.

Tiens, se dit Jeanne. Tiens, il y a quelque chose qui m'a échappé.

Il s'est changé, rasé de frais. Sa silhouette élancée, une ample chemise blanche qu'elle ne lui a jamais vue, son regard attentif posé sur un autre objet qu'elle-même, Jeanne. Elle pourrait tendre la main, elle ne la tend pas. Ce n'est même pas son quartier, se dit-elle bêtement, comment peut-il être ici? Lui aurait-elle parlé de ce restaurant déjà? Elle fouille sa mémoire, ne sait plus.

De sa place, elle voit la femme de dos et verrait Jean de face sans le cadre de la porte ouverte et un pan de mur qui le masquent, elle voit ses grandes mains quand il les pose sur la table ou parfois sa tête, fugacement, s'il se penche vers sa compagne.

Elle réclame une carafe d'eau, boit un verre, un autre, ses oreilles bourdonnent. Sur la table dehors est apparue une bouteille de mousseux, les bulles montent dans les flûtes, les mains se tendent.

À côté de Jeanne et de son mari, trois hommes se félicitent de leurs prouesses immobilières. Deux jeunes en face se tiennent la main, aveugles à tout ce qui n'est pas eux. Le bruit des voix et des couverts se fait assourdissant. L'entrée va et vient, leurs plats arrivent. Elle a mal choisi, comment faire pour avaler tout ça? Sans conviction, elle soulève sa fourchette.

Son mari qui a capté son soupir raconte une blague pour l'égayer, elle les connaît toutes mais qu'importe, elle le regarde, attendrie. De dehors elle entend, ou est-ce seulement son imagination, un rire fort, vulgaire, musical, délicieux.

Il veut parler des vacances, ils n'ont pas prévu cette année, trop occupés. Prague? Trop de monde. La Toscane? Pareil. Jeanne voit une gare, une plage blanche de soleil,

une chambre aux volets fermés où elle pourrait dormir pendant des jours, dormir longtemps, ailleurs.

La femme se lève soudain, entre, passe devant leur table sans les voir, comment les aurait-elle vus, eux qui n'ont rien de particulier? Pourvu que Jean n'entre pas, lui, impossible d'affronter son regard. Et voilà qu'elle repasse devant eux et ressort, tournesol, têtes qui tournent. Ses amples hanches dansantes, sa chevelure noire moussante, sa poitrine glorieuse, artistement exposée, son bras doucement potelé où tintent vingt bracelets d'argent. Jean n'aime que les grandes minces, a-t-il souvent dit à Jeanne qui est grande et mince.

Pas de dessert, merci, ils commandent un café en attendant le film. De l'autre côté de la rue, un café-tabac, les cigarettes en paquets blanc et bleu, blanc et rouge, jaunes. Que doit penser le propriétaire, à tendre vers ses fidèles clients ces petits paquets de maladie et de mort?

Ce n'est pas une statue, cet homme, mais elle a compté – comme elle a été bête – sur son immobilité. Il a traversé la ville pour rencontrer cette femme tout près de chez Jeanne, peu après son départ à elle il s'est mis en route lui aussi. Ils avaient déjà rendez-vous ou elle l'a appelé au dernier moment? Ou est-ce lui qui l'a invitée, qui sait? Quelque chose a échappé à Jeanne, qui se targue d'être lucide. Pourtant quelle fougue, cet après-midi, dans la chambre de toujours.

«Tu finis ton café et on y va?» demande son mari, qui a bu le sien d'un trait. Le restaurant fait le coin et a deux portes: l'une la ferait passer directement devant eux, l'autre débouche sur une rue différente et s'ils tournent à gauche et non à droite Jean ne saura jamais qu'elle a été là, qu'elle a vu.

Mais qu'a vu Jeanne, au juste, que veut Jeanne, au juste, elle qui sait toujours ce qu'elle veut? Être vue par Jean ou préserver son innocence? Garder le silence ou exiger – mais de quel droit? – des explications? Retourner toute sa vie dans la chambre tiède sans que rien, rien ne soit brisé?

Au-dessus du café-tabac flotte maintenant la lune, mince et lointaine. Jeanne laisse tomber un deuxième sucre dans son café, remue, soulève la tasse en grimaçant. Elle a beau l'aimer amer, ce soir ils ont un peu exagéré.